

Les livres

LES « NOUVEAUX PHILOSOPHES » ET...

LA BARBARIE A VISAGE HUMAIN

ON parle beaucoup, on parle de plus en plus des « nouveaux philosophes », le groupe de jeunes penseurs français que Bernard-Henri Lévy baptisa de ce nom dans le dossier des Nouvelles littéraires qu'il leur consacra en juin 1976. Qui sont-ils, que disent-ils ? Voilà les deux questions auxquelles nous allons nous efforcer de répondre.

Énumérons-les d'abord : Jean-Marie Benoist (né en 1942, agrégé de philosophie, maître-assistant au Collège de France); Jean-Paul Dollé, né en 1939, docteur ès lettres (philosophie), professeur à l'École des Beaux-Arts; André Glucksmann, 1937, agrégé de philosophie, chargé de recherches au C.N.R.S.; Michel Guerin, 1946, agrégé de philosophie, enseigne à Marseille; Christian Jambet, 1949, agrégé de philosophie, enseigne à Auxerre; Guy Lardreau, 1947, agrégé de philosophie, enseigne à Auxerre; Bernard-Henri Lévy, 1949, normalien agrégé de philosophie, directeur des collections « Figures », « Théoriciens » et « Enjeux » aux éditions Grasset; Philippe Neveu, 1949, normalien enseigne à Paris.

S'ils ne sont pas les seuls, ce sont du moins les huit noms qui reviennent le plus souvent sous le label « nouveaux philosophes ». Eux-mêmes se défendent contre cette étiquette, et il est vrai que l'hétérogénéité de leurs analyses et de leurs orientations interdit de voir en eux une « école ». Par contre, la similitude de certaines de leurs démarches autorise de voir en eux une « tendance ».

A commencer par la revendication du titre de philosophe. « C'est là incontestablement un phénomène nouveau », écrit Roger-Pol Droit. Il y a dix ans, dans les cercles pensants, on se voulait plus volontiers épistémolo-

giste de l'impératif catégorique marxien, ils jouent déjà un rôle positif. Mais certains poussent plus loin, en refusant de considérer Marx comme la source unique ou principale des totalitarismes de notre siècle. Ceux-là mettent en cause tout l'héritage des Lumières, et remontent par là même à Descartes et son mot d'ordre : « se rendre maître et possesseur de la nature », dont procède la volonté de puissance « qui veut plier la terre entière à la violence de la technique » (J.P. Dollé). Quant à Benoist, qui se veut « circulateur » comme Leibnitz il affirme contre le Logos unificateur, totalitaire, systématique, sectaire et unidimensionnel que fait prévaloir Platon, le discours multiple, pluridimensionnel, polysémique, baroque d'Héraclite, et réhabilite le Sophiste qui respecte l'Autre contre le Logicien qui le refuse.

* * *

Glucksmann, dans son dernier livre, range Marx parmi les « maîtres penseurs » de la philosophie allemande du XIX^e siècle, aux côtés de Fichte, Hegel, Nietzsche, car lui comme eux demande le pouvoir au savoir, demande à la science comment organiser les hommes, dominer la terre, « terminer » l'histoire. Sans doute, ces maîtres penseurs se critiquent les uns les autres avec une lucidité souvent féroce. Mais « à l'envers comme à l'endroit, inversé, renversé, remis sur pied, c'est toujours le même point de vue que chacun fait découvrir chez l'autre : la science de l'Etat-politicien ».

Toutes les idéologies qu'ils lancèrent sur le marché sont passées par le pouvoir d'Etat la transformation du monde qu'elles proposent. A partir de l'échec de la philosophie renonce à être philosophie pour s'affirmer science, pour « s'élever jusqu'à la science » (Hegel) et ainsi de

qu'ils ne la désirent et n'en jouissent pas pour autant; qu'ils la veulent et l'aiment si peu qu'ils n'en finissent jamais de protester contre son joug que cette révolte pourtant est comme frappée de malédiction, toujours et partout muée en un nouveau mode de servitude ».

Si le Maître est l'autre nom du Monde, la Révolution est proprement impossible, et les progressistes de tous poils des imbéciles ou des imposteurs. C'est se berner que de croire à des lendemains qui chantent, à une abolition du Mal et du Malheur, de l'exploitation et de l'aliénation. « Voilà donc peut-être un mot d'ordre pour une génération pétrifiée : tordre le cou à l'optimisme et à sa raison hilare, se cuirasser de pessimisme et s'étourdir de désespoir ». Quant au socialisme, il n'est pas seulement une version parmi d'autres de l'optimisme, « mais sa plus grave, sa plus grossière caricature, la somme de ses impostures et l'encyclopédie de ses mensonges ». Or, la barbarie de demain aura, en Occident, le visage humain d'un « socialisme » qui : reprendra à son compte les tares et les excès des sociétés industrielles — avec peut-être un peu plus de justice sociale, concède Lévy, mais « l'imposture commence quand on y voit l'antichambre du bonheur ».

Alors que faire ? Suivre l'Ange de Jambet et Lardreau, l'Ange des ténèbres qui oppose sa « révolution culturelle » à la « révolution idéologique » des Lumières et de leur Prince, — de ceux qui, se contentant de changer les Princes, se condamnent à rester soumis au Prince ? Lévy ne parle pas de révolution culturelle mais de pari sur « les possibilités ontologiques de l'événement révolutionnaire », sur un « changement de l'homme en ce qu'il a de plus profond » sur

ser par le refus de l'Etat la morale
 l'ont été d'un moment, qu'elles
 programme. A partir de Fichte,
 la philosophie renonce à être
 philosophie pour s'affirmer
 science, pour « s'élever jusqu'à
 la science » (Hegel), et science de
 la révolution allumée au brasier
 de la Révolution française. Tour
 à tour Hegel, Marx, Nietzsche
 proclament que leur philosophie
 est — comme le révolutionnaire
 russe Hertzén disait de celle de
 Hegel, et Lenine de celle de Marx
 — « l'algèbre de la révolution ».
 Encore en 1973, Althusser invi-
 tait à « penser cette réalité pro-
 prement inouïe car sans
 exemple : la théorie marxiste
 comme théorie révolutionnaire,
 la science marxiste comme scien-
 ce révolutionnaire ».

* * *

Deux facteurs paraissent avoir
 déterminé le cours actuels de
 leurs pensées, après des années
 de macération dans le vinaigre
 althusserien et l'huile maïliste :
 la désillusion provoquée par l'é-
 chec de la contestation gauchiste
 (« il fallait à tout prix recom-
 mencer à penser », Ch. Jambet,
 Apologie de Platon) et la lecture
 de L'Archipel du Goulag, de
 Soljénitsyne, qui leur révéla l'u-
 nivers concentrationnaire instauré
 par la Révolution d'octobre.

C'est essentiellement Glucks-
 mann, avec La cuisinière et le
 mangeur d'hommes (Ed. du
 Seuil, 1975) qui ouvrit le débat
 sur la relation entre le marxisme
 et le Goulag : était-elle acciden-
 telle ou inhérente ? Approfondir
 ce débat, ce n'est évidemment pas
 se contenter des aveux embarsas-
 sés d'un Marchais ou d'un Kana-
 pa. Approfondir le débat, c'est,
 comme l'a écrit Foucault,
 « refuser d'interroger le Goulag à
 partir des textes de Marx ou de
 Lenine, en se demandant par
 quelle erreur, déviation, mécon-
 naissance, distorsion spéculative
 ou pratique, la théorie a pu être à
 ce point trahie. C'est au contraire
 interroger tous ces discours, aussi
 anciens qu'ils soient, à partir de
 la réalité du Goulag. Plutôt que
 de chercher dans ces textes ce qui
 pourrait condamner par avance
 le Goulag, il s'agit de se deman-
 der ce qui en eux l'a permis, ce
 qui continue à le justifier, ce qui
 permet aujourd'hui d'en accepter
 toujours l'intolérable vérité »
 (n. 4 de Révoltes logiques, Cahiers
 du Centre de Recherches
 sur les Idéologies de la Révolte).

Cette interrogation fondamentale
 conduit les « nouveaux
 philosophes » à rejeter l'idéologie
 marxiste qui a pesé si lourdement
 sur l'université et l'intelli-
 gentia française des vingt der-
 nières années. Par cette libéra-

Tous ces maîtres de la pensée
 ont donc développé une pensée
 de la maîtrise. Aussi toute action
 qui naît de leur pensée aboutit à
 une forme de maîtrise, c'est-à-
 dire de domination des uns, sur
 les autres, des éclairés ou
 « conscientisés » (comme on dit
 aujourd'hui) sur la « plèbe » des
 aveugles et des ignares. Cette
 domination peut être plus ou
 moins libérale ou tyrannique,
 l'essence du pouvoir est la même
 partout, et partout se retrouve la
 division entre la classe des gou-
 vernants et la masse des gouver-
 nés. Tocqueville avait déjà dis-
 cerné que les soubreaux de la
 Révolution de 1789 n'avaient pas
 entraîné de « vacance du pou-
 voir ». On change les déten-
 teurs du pouvoir, comme on rem-
 place des chefs de bureau, mais
 la bureaucratie demeure et le
 pouvoir continue. Concluant à
 l'équivalence foncière de tous les
 appareils de gouvernement, sous
 le soleil « du Mentir qui se lève à
 l'Est et du Se mentir qui se
 couche à l'Ouest », Glucksman
 dédie son livre « au fou qui
 voulut échanger l'un contre l'autre
 Brejnev et Pinochet »...

Si révolte, rébellion, révolution
 sont des leurres, est-il possible,
 s'interroge Glucksmann,
 d'inventer une contestation radicale,
 une révolution culturelle
 véritable. Faut-il en demander
 l'étiincelle à l'inscience de Socrate
 (« je ne sais qu'une chose,
 c'est que je ne sais rien » est le
 contraire absolu et ironique de la
 prétention à posséder la science
 de la révolution) ou au rire de
 Panurge qui débusque les parado-
 xes de la vie et moque les
 prétentions du vouloir et du pou-
 voir — rire rabelaisien monté des
 tréfonds du peuple, à l'époque de
 la Renaissance comme le rire de
 Boccace, de Shakespeare et de
 Cervantes. La question est posée :
 nous libérerons-nous par le
 rire ?

* * *

Par delà Hegel et Fichte,
 Bernard-Henri Lévy a appris de
 Rousseau que là où il y a société,
 il y a pouvoir. Le pouvoir est « ce
 à quoi une société s'ordonne », il
 ne cesse de faire que les sociétés
 soient. Le Prince est donc l'autre
 nom du Monde. Cette leçon, Lévy
 l'a lui aussi dans le Traité de la
 servitude volontaire ou La Boétie
 déclare « que les hommes pro-
 duisent leur soumission, mais

ne pas de révolution cultu-
 relle mais de pari sur « les possi-
 bilités ontologiques de l'événe-
 ment révolutionnaire », sur un
 « changement de l'homme en ce
 qu'il a de plus profond », sur
 « l'impossible idée d'un Monde
 soustrait à la Maîtrise ». Dès lors,
 dit Lévy, l'intellectuel antibarba-
 re sera métaphysicien, mais il
 sera aussi artiste (car l'Art est
 une digue contre la mort, l'informe
 et l'horreur) et moraliste
 (parce qu'une certaine idée de
 l'Homme engendre une morale de
 courage et de devoir, et per-
 met d'opposer les vertus d'un
 « spiritualisme athée » à la veule-
 rie et la résignation contemporai-
 nes).

* * *

Ces thèses n'épuisent pas les
 dires des nouveaux philosophes,
 loin de là. Ils diffèrent, diver-
 gent, se contredisent sur trop de
 points, s'ils convergent, se ren-
 contrent, se saluent, s'épaulent
 sur d'autres. Il y a de « nouveaux
 philosophes », il n'y a pas UNE
 nouvelle philosophie. Dans leur
 brillant, caustique, mais aussi
 hargneux pamphlet, François
 Aubral et Xavier Delcourt ont
 beau jeu de souligner leurs con-
 tradictions et de dénoncer leurs
 faiblesses. Mais en proclamant
 leur volonté de mener « une in-
 tervention critique contre la va-
 gue de spiritualisme qui déferle
 sur la pensée et sur la politique
 contemporaine », ils trahissent
 leur partialité, s'occulent à l'in-
 compréhension et s'enferment
 sur les illusoire certitudes d'un
 scientisme qui a conduit aux
 impasses d'aujourd'hui.

Pour notre part, nous ne parta-
 geons pas nombre de thèses
 exposées ci-dessus. Mais nous
 sommes sensibles à l'effort que
 font de jeunes philosophes pour
 penser le monde hors des ornières
 du marxisme, de la tentation
 du Surhomme et de l'idolâtrie de
 l'Histoire en tant que voie royale
 du Progrès. L'Histoire n'a pas de
 sens, ni celui que lui donnait
 Bossuet, ni celui que lui assignait
 Marx. Le Salut et le Royaume
 ne sont pas de ce monde, enseigne
 l'Evangile. Les nouveaux philoso-
 phes ont redécouvert une vieille
 vérité.

J. F.

- André Glucksmann : « Les maîtres
 penseurs », Grasset, 324 pp.
- Bernard-Henri Lévy : « La barba-
 rie à visage humain », Grasset,
 236 pp.
- Christian Jambet : « Apologie de
 Platon », Grasset, 250 pp.
- François Aubral et Xavier
 Delcourt : « Contre la nouvelle
 philosophie », Gallimard, Coll.
 Idées, 346 pp.

COLLECTION
GARNIER-FLAMMARION
 LA COUSINE BETTE, par
 Balzac : une vieille fille aigrie va
 tirer une atroce vengeance des
 frustrations de son existence (in-
 troduction et notes par André
 Lorant, professeur à Rennes II).